



Des jardins sans secret

Loisirs. Sur de maigres pelouses, on pique-nique, joue, dort, prie et flirte... Une liberté qui reste codée et soumise au regard des autres.

Quelques voitures filent sur le pont el-Gama'a qui enjambe le Nil. Les rues du Caire sont étrangement vides pour un lundi matin. Les Cairotes auraient-ils été saisis d'une soudaine conscience écologique ? L'explication est plus simple : ce 9 avril est un jour férié. C'est le jour de Pâques pour les coptes, mais surtout pour la fête du printemps, Chem el-Nessim en égyptien, littéralement « Hume la brise, respire l'air frais ». Avant que les grandes chaleurs de l'été ne s'abatent sur la ville.

Si les rues sont presque désertes, les jardins sont pris d'assaut. « Cinq tickets, s'il vous plaît ! » Un père de famille tend 5 livres (0,8 euro) au guichetier. Les autres clients le poussent déjà vers l'entrée, impatient de pénétrer dans la joyeuse foule du parc zoologique. Pour cette fête d'origine pharaonique, il est d'usage d'envahir tout espace vert.

Le zoo de Guizeh, créé en 1891, reste le jardin le plus couru, du moins pour les Cairotes des quartiers populaires. Les larges allées du parc de 36 hectares, situé sur la rive occidentale du Nil, se remplissent dès le matin d'un flot humain compact.

« *Termiss ! Termiss !* » Les fèves jaunes cuites dans le citron et le cumin luisent au soleil. Les vendeurs de jouets, fruits secs, friandises ou barbes à papa tentent de couvrir de leur cris la pop égyptienne endiablée que diffusent les transistors des buvettes. « *C'est deux fois plus cher qu'à l'extérieur. On préfère apporter à manger* », explique la famille Abou Saoud, venue du quartier populaire de Sayeda Zeinab. Le prix du

ticket est déjà une dépense importante pour une famille, d'autant qu'il est passé, il y a un mois, de 25 piastres à une livre. Les pelouses desséchées sont officiellement interdites d'accès. On y déploie pourtant de grandes nappes et chacun prend place autour du

« Si c'est notre fiancé, on peut venir au parc avec lui. »

festin. Un morceau de tissu tendu entre deux branches sert parfois de parasol.

Le *ringa-ou-fissikh*, du poisson séché mariné dans l'huile, et des œufs dont la coquille a été décorée par les enfants, spécialités de Chem el-Nessim, constituent l'essentiel du pique-nique. « *On vient ici pour manger, se reposer, regarder les animaux... et les gens* », raconte une mère de famille avec un grand sourire.

Voir et être vu

Le zoo n'est donc pas uniquement prisé pour ses lions, singes et éléphants. On y vient aussi pour être vu et contempler ses congénères. Vincent Battesti, sociologue spécialiste des jardins du Caire, explique qu'ils ne « fonctionnent » que s'il y a « *de l'ambiance, c'est-à-dire si l'on est aussi tassé que dans son quartier d'origine* ». Ce sont les seuls lieux où l'on peut « se poser » dans une ville envahie par le magma automobile.

Conçus au XIX^e siècle comme des espaces de respiration dans la ville, les jardins du Caire sont rarement des lieux

de sérénité, hormis dans certains faubourgs plus aisés.

« *Ça repose du bruit des voitures* », assure un père de famille qui joue aux échecs sur l'herbe du Jardin international. Situé à Medinet Nasr, ce grand parc est aussi un paradis pour les enfants, avec ces auto-tamponneuses et son théâtre de marionnettes. « *On vient souvent ici. C'est propre et il y a beaucoup d'animations* », ajoute-t-il, en surveillant d'un œil son fils qui gambade. « *Dans ces jardins, l'entrée coûte une ou deux livres* », explique Adel Taha, un militaire de carrière en charge de la gestion des espaces verts au Caire. La ville compte 294 jardins, gratuits pour la plupart ou accessibles avec un ticket d'entrée à 25 piastres.

Grandeur fanée

Situé au bout de la rue du 26-Juillet, l'Ezbekeyya faisait l'admiration des voyageurs étrangers du début du XX^e siècle. On peut y voir les ruines d'une architecture ronflante : une grande fontaine baroque d'où ne coule aucune eau et un bassin fissuré tout aussi vide. Inauguré en 1872, le jardin se voulait une réplique du parc Monceau à Paris. Il était destiné à la bourgeoisie cairote, comme l'ensemble des parcs de l'époque. Depuis, les élites égyptiennes ont abandonné les jardins du centre-ville aux classes populaires pour se retrancher dans leurs clubs de Zamalek, Héliopolis ou Maadi.

Inès, Reda, Nada et Aya, des étudiantes de 18 ans venues papoter dans le jardin, trouvent que son prix – une livre – est « normal ». « *L'autre jour, un homme nous embêtait et le gardien est venu le chasser.* » Le jar-

DETENTE. Le jour de la fête du printemps, le moindre espace du zoo de Guizeh est occupé par les familles.

ALEXIA MANGELINCKX



L'avenir incertain du parc el-Azhar



Des arcades de pierre ocre de dix mètres de haut : l'entrée du parc est digne d'un palais fatimide. Le prix du ticket

ramène ensuite le visiteur à la réalité : 5 livres du jeudi au dimanche, trois du lundi au mercredi, alors que les autres jardins ne coûtent pas plus de deux livres.

L'objectif initial du parc el-Azhar était de fournir un peu de verdure aux chiffonniers du quartier voisin. Construit par la fondation Aga-Khan sur une décharge du Moqattam, il reste pourtant inaccessible à beaucoup de Cairotes.

De grandes allées de marbre, des massifs de fleurs taillées au centimètre, un lac artificiel qui domine le Caire islamique ... le décor est grandiose.

Palmiers et cascades

Un 4x4 aux vitres teintées roule lentement vers le restaurant « Citadel Rest ». « Ce jardin est magnifique, le prix du ticket est justifié », estime Karim, venu avec sa fiancée Laïla. L'avenir de ce paradis verdoyant est pourtant menacé. Ouvert au public en 2004, le parc géré par la fondation Aga-Khan pourrait revenir sous

la tutelle publique en juillet prochain. Il est en effet situé sur un terrain de l'Etat. « Des négociations sont en cours, explique Marwa, guide touristique, mais si la fondation Aga-Khan est mise à l'écart, il est probable que le Gouvernorat du Caire ne puisse pas garder les 600 employés du parc. » Adel Taha, responsable des jardins pour le Gouvernorat, jure que tous les emplois seront conservés. Il promet même de baisser le prix du billet.

De son côté, le directeur du parc, Sherif Erian, assure qu'un transfert de gestion n'est pas programmé. Des discussions ont lieu « sur plusieurs projets pour lesquels la fondation Aga-Khan collabore avec le Gouvernorat du Caire », admet-il simplement. Le directeur adjoint de la maintenance du jardin, Hicham Khalil, est plus loquace. « La fondation veut conserver la gestion du parc, notamment pour y construire un complexe touristique regroupant musées et boutiques », précise-t-il. Il assure que l'Etat ne ferait pas une bonne affaire en reprenant le jardin : « Nous dépensons 100 000 dollars par mois pour la maintenance ». Affaire à suivre.

N.H. ET R.T.



din est un des seuls lieux de sortie « licites » pour beaucoup de jeunes Egyptiennes et elles n'hésitent pas à payer cette garantie de sécurité.

Hussein est installé sur l'épaisse pelouse avec sa femme et son fils de trois ans. Ils viennent au jardin pour fuir leur petit logement. L'été, ils y restent toute la soirée pour profiter de la fraîcheur. On y vient en famille, sans se mêler aux autres groupes. Les couples aussi y sont tranquilles. « Si c'est notre fiancé, on peut accepter de venir au parc avec lui », estiment, avec un sourire gêné, les quatre étudiantes aux foulards savamment accordés à leur tenue du jour. Les regards qui surveillent les

amoureux sont un gage de leur bonne conduite. Mais les couples se retrouvent souvent dans des jardins éloignés de leur quartier d'origine, à l'abri des commérages de la famille ou des voisins.

Devant l'ancien palais présidentiel, Ahmed et Rehab, étudiants à l'université de Banha (au nord du Caire), révisent leurs examens. Ici, les pelouses sont gratuites. Ils habitent à Helwan et Maadi, au sud de la ville.

« Ce n'est pas un hasard si c'est au jardin qu'on flirte, explique Vincent Battesti. On y échappe à un voisinage » souvent très regardant en ce qui concerne les relations entre filles et garçons. Mais si l'on est plus libre

hors de son quartier, pas question de s'embrasser en public pour autant. « Flirter » signifie simplement passer un moment en tête-à-tête. Parfois, on se tient la main, mais le contact physique s'arrête là. De même que toute manifestation politique ou religieuse est proscrite dans les jardins, les amoureux y sont en liberté surveillée. Dans une société sous contrôle, cet espace de loisir n'échappe pas à la règle. Les neuf millions d'Egyptiens qui y viennent chaque année savent qu'ils peuvent s'y permettre beaucoup, mais pas n'importe quoi.

**NINA HUBINET
RIME TORK**